



**CONSULTATION PUBLIQUE
ITINÉRANCE ET COHABITATION SOCIALE À MONTRÉAL**

TÉMOIGNAGES DE PERSONNES EN SITUATION D'ITINÉRANCE

**ANNEXE DÉPOSÉE PAR
MÉDECINS DU MONDE CANADA**



À L'OFFICE DE CONSULTATION PUBLIQUE DE MONTRÉAL

28 FEVRIER 2025

Contact : *Stéphanie Harvey, conseillère en analyse de politique et plaidoyer – Médecins du Monde Canada – stephanie.harvey@medecinsdumonde.ca*



Table des matières

Les visages de l’itinérance	3
Relations sociales et insécurité.....	5
Accès aux services et ressources.....	9
Rapport à l’espace urbain.....	12
Respect, espoir et dignité.....	14

Dans le cadre de la consultation publique sur la cohabitation sociale et l’itinérance, Médecins du Monde a recueilli sept témoignages de personnes actuellement en situation d’itinérance à Montréal entre le 23 janvier et le 5 février 2025. Cette démarche a été entreprise afin de rendre compte de la réalité quotidienne de celles et ceux que l’on entend rarement dans les instances officielles et médiatiques. Avant chaque entrevue, une liste de questions a été établie comme point de départ, mais les participant.e.s étaient libres de discuter de tous les sujets qu’ils jugeaient pertinents. Certaines personnes ont souhaité préserver leur anonymat, tandis que d’autres ont accepté que leur nom soit divulgué. Cette décision a été entièrement respectée, afin d’honorer la volonté de chacun et de garantir une expression la plus libre possible.

L’objectif principal de cette démarche était de :

- Mieux comprendre les obstacles rencontrés dans l’accès au logement, aux soins de santé et à la protection sociale
- Recueillir les témoignages sur l’impact direct de la stigmatisation et des interventions coercitives dans leur quotidien
- Valoriser les pistes de solutions proposées par les premiers concernés, qui possèdent une expertise vécue inestimable

Les témoignages, qu’ils soient anonymes ou nommés, confirment l’importance de considérer l’itinérance non pas comme un phénomène uniforme, mais comme une pluralité de trajectoires et de besoins.

Médecins du Monde a fait le choix de recueillir ces témoignages afin que les voix de ces personnes soient prises en compte dans l’élaboration des politiques publiques. Trop souvent, les consultations se déroulent sans la participation réelle des premiers concernés, alors qu’ils sont les mieux placés pour identifier les lacunes et proposer des aménagements réalistes. Ces témoignages servent donc à guider nos recommandations et à rappeler qu’une perspective centrée sur le respect, l’autonomie et l’inclusion est indispensable pour atteindre une véritable cohabitation sociale dans la dignité et la justice. Voici un résumé des points saillants des témoignages avec quelques citations. L’intégral des témoignages audios a été transmis à l’OCPM.



Les visages de l'itinérance

Les témoignages recueillis par Médecins du Monde auprès de personnes en situation d'itinérance dévoilent une réalité complexe, où les parcours individuels sont bien souvent marqués par une accumulation de traumatismes et de ruptures qui se renforcent les uns au contact des autres. Dès l'enfance, nombre d'entre eux ont d'abord connus des difficultés familiales, qui se sont poursuivies à l'âge adulte sous la forme de conflits, d'abandons, de deuils et d'absence de réseaux de soutien. Ces situations sont souvent aggravées par des troubles de santé mentale, non diagnostiqués ou non traités, qui fragilisent davantage les individus et les rendent plus vulnérables à l'exclusion.

Dans ce parcours déjà marqué par la difficulté, des événements de vie abruptes comme un licenciement ou une éviction jouent souvent un rôle de pivot vers l'itinérance. Cette instabilité économique et résidentielle, en plus d'enliser davantage les personnes concernées dans la précarité, affecte aussi profondément leur estime personnelle, notamment parce que leur capacité à répondre à leurs besoins et à ceux de leurs proches est perçue comme une marque de d'autonomie et de dignité. Un tel sentiment de dévalorisation renforce à son tour les problèmes de dépression, de consommation, ou de rupture familiale déjà existants.

En outre, cette aliénation peut faciliter la perpétration de violences sexistes et sexuelles, en particulier sur les femmes et les minorités de genre, que les agressions poussent vers davantage de repli et de méfiance à l'égard d'aide potentielle. Les expériences de racisme et de discriminations systémiques, notamment à l'égard des personnes issues des communautés Autochtones, font état des barrières à l'intégration sociale et économique qui peuvent joncher leur parcours, et du stigma que fait peser sur eux des détenteurs de l'autorité publique comme les policiers. Dans ce contexte, la criminalisation des activités de survie, souvent accompagnée de démarches punitives comme la prison, enferment les individus dans un cercle vicieux où la vulnérabilité la plus extrême et l'exclusion sociale se renforcent à nouveau mutuellement.

En ce sens, le visage de l'itinérance, bien qu'il puisse grandement varier d'un individu à l'autre, est profondément marqué par des oppressions croisées, dans un système où l'accès au logement, aux soins de santé et à la justice reste profondément inégalitaire et cantonne les membres les plus marginalisés de nos communautés à un état de précarité chronique et de vulnérabilité accrue.

Extraits des témoignages:

Marc (nom fictif)

"My father and my mother in the past away my country. More depression [...] They lay off in the work"

"After this day, Corona is the good. After the Corona, the more people that come in as work, work permit, more people. Every hour, 30 \$30. Okay. New people work permits, \$10, \$8, one hour. Lay off, the more people the layoff".

"I am in the depression, more depression. I'm in the no good."



"I have one kid [...] The more expensive is the school in the dress, in the tablet, the PSM. The high school, the PSM. In the tablet, \$1,200. The shoes, the rest in the sport. Every month change. The skate, every six months change the skate. And \$500. \$500."

Sami (nom fictif)

"Last year's in the more problem, more, more problem, more depression. It's not bad. I'm just slowly in the good. When I find the work, in the very good."

"Growing up as an adult, I wouldn't perceive it right that I have to get money from someone else. Someone else has to give me money. As a man, as a male, from ma province, we don't accept that. Psychologiquement, we didn't accept it. That's where we were from. That's the way it is. C'est un old-school, overbearing moral, from where I'm from. It's crazy. We didn't accept. As a I'm providing for my family. I don't want people to give me something. To earn it."

"My parents weren't easy when I was a kid, and they've been less easy in terms of relationship with them the way they are."

« Les problèmes de famille, les problèmes de famille, et Financial decisions »

« Les enfants qui réussissent, en tout cas, je ne vais pas dire qu'ils sont tous nés avec 1 000 cuillères en or dans la bouche, mais en général, ça aide beaucoup d'avoir des parents. »

« Je l'ai l'impression comme quoi on pense que c'est quelqu'un qui ne veut pas travailler, c'est quelqu'un qui ne veut pas faire des efforts, c'est quelqu'un qui est responsable. Ça, c'est des clichés. »

« Oui, j'avais mon appartement là-bas. Mais c'est après avoir ton en quelque sorte eu des problèmes avec mon condo qui m'appartenait. [...] Je n'avais pas quoi faire avec eux. Il fait que je suis resté plusieurs mois sans leur payer. Et là, ils ont continué, ils ont envoyé ça à l'huissier. Ça a fait toute une histoire. [...] Finalement, il a été saisi. »

Amelya

« Après trois ou quatre jours, je suis sorti le 1^{er} octobre de prison. J'étais supposée rester avec mes tantes, mais j'ai brisé une condition que j'avais dans mes conditions. Ils m'ont mis à la porte, ils m'ont mis dans un centre de conviction pour femmes. Je n'ai pas aimé ça parce que c'était comme le pensionnat. [...] En revenant de Val d'Or, j'étais à la rue, j'ai dormi chez un inconnu qui m'avait proposé de m'aider. J'ai été violée toute la nuit. Ils m'ont laissé partir avec 40 pièces. »

« Au début, j'aimais ça, mais jusqu'à temps que je commence à apprendre le fonctionnement et tout, il y a beaucoup de choses à améliorer. Il y a beaucoup de racisme, il y a beaucoup d'injustices ».

« Il a fallu que je parte parce qu'elle me dit: On essaie avec la police. Nous, on ne peut pas avoir de problème avec la police parce qu'on est sous probation. On est partis tout de là, puis je n'ai jamais pu retourner là. Il y a encore toutes mes affaires là-bas. Je ne peux même pas aller chercher mes affaires. Je n'ai même pas de vêtements, je n'ai même pas rien."



« Je dirais, avec quelqu'un d'autre qui s'entend super vient ou quelqu'un qui le connaît ou quelqu'un qui a la même couleur ou de la même région, de la même culture. Il va être super, ça va cliquer, ça va cliquer. Moi, je ne demande pas que ça clique. Moi, je demande que ça fasse au moins... Que ça soit égal pour tout le monde. Mais non, ce n'est pas égal. »

Steven

« I had a cousin that lived here, and she had died. When I first got here, I met her. She showed me everywhere here in Montreal, but she ended up passing away from not having her health card. Her health card, she needed that for down here at the Chum. When she didn't have the health card, they refused her help. She ended up dying at home because her liver was really bad.”

“They came onto the reserve and they just took my brothers and sisters and me as a baby, two-month-old baby. My grandmother could look after us, but because my father and my mother were alcoholics and my dad was in jail, my mother She was on the verge of going to jail, but she didn't.”

Relations sociales et insécurité

L'expérience des personnes directement touchées par l'itinérance révèle dans un second temps l'insécurité dans laquelle cette situation les plonge au quotidien, et l'importance des relations sociales pour y faire face. Au centre-ville plus particulièrement, l'insécurité est une préoccupation majeure pour les personnes sans abri, qui vivent dans un état d'hypervigilance constante. Leurs maigres possessions (des vêtements aux médicaments en passant par les documents administratifs), souvent vitales pour leur survie et parfois leur réinsertion, sont en effet régulièrement la cible de vols ou de dégradations.

Les risques liés au trafic de drogues sont également omniprésents, exposant les personnes à des violences, à l'exploitation ou à des surdoses. Une nouvelle fois, la criminalisation des moyens de survie et la crainte de la police tend à aggraver davantage les menaces pesant déjà sur les personnes en situation d'itinérance, qui, au lieu de se sentir protégées, redoutent plutôt les amendes et les interpellations. Cette dynamique est d'autant plus importante chez les personnes racisées et les personnes Autochtones, pour qui les expériences de profilage racial et de violences policières s'inscrivent dans un continuum de discriminations systémiques.

Dans ce contexte, les points de chute comme les bibliothèques et les lieux de restauration rapide ouverts 24/7 jouent un rôle essentiel, car ils offrent non seulement un refuge temporaire contre les intempéries, mais aussi un accès à des services de base (comme des toilettes, de l'électricité ou du chauffage) et surtout un contact social avec le reste de la population et un sentiment de normalité. Cette solidarité des riverains et des commerçants est par ailleurs un pilier vital à la survie des personnes en situation d'itinérance, pour lesquelles un coup de main ou simplement de la bienveillance permet des bulles de respiration dans un environnement souvent hostile et incertain.

En ce sens, le rejet voire la violence de certains riverains à l'égard de personnes déjà vulnérables entraîne une mise en danger supplémentaire, ce qui tend à les pousser à se déplacer vers des



zones isolées et loin des ressources, augmentant davantage leur exclusion. Alors que les connexions humaines apparaissent cruciales pour lutter contre la rupture sociale, la pandémie de covid-19 a récemment eu un impact dramatique sur ces personnes, exacerbant leur isolement et limitant leur accès aux espaces de répit et de chaleur humaine. Les traces de cette période sont encore palpables aujourd'hui, notamment dans le sentiment d'abandon et de vulnérabilité des personnes interrogées, tout en rendant plus visibles les inégalités sociales dont elles sont les premières victimes. Ces témoignages révèlent ainsi que l'itinérance s'accompagne surtout d'une insécurité permanente et d'un besoin très humain de liens sociaux, sur lesquelles la solidarité communautaire peut faire une grande différence.

Extraits des témoignages :

Marc

"It's before the Corona, very good. After the Corona, the people is very depression and is the nervous. I know? Yeah. Before the Corona, very good. No problem. After the Corona, more depression, more problem, the income, in all of them. Before the very, very good."

"I am six months that they slept in my car. The Côte des Neiges Good is the 24, the McDonald and the pharmacy is the good. I can stay in the car. After the winter, very cold. Then the car is the cold. The library, every time is the library Côte des Neiges.

"Côte des Neiges very safe compared to downtown". Paraphrase: He used to sleep in his car and people would often steal from him. He got his medication and his jackets stolen a couple times."

"The police, four, six in the car. The better in the social worker. And communication to people [...] One hour, two hours, 2 hours, 4 hours. They call the police, five hours, six after the six hours. Police, Monsieur, go home. I am fined to call you after the six hours."

" Library, very good. In the East, they have a book, very good. My kids are very good. All the time is the library. More time is the eight, seven hours in the library."

Sami

« J'ai vendu des canettes. C'est difficile d'avoir 200, 300 canettes au début, mais j'ai pu faire ça. Il y a des gens qui m'en ont donné, des habitants, des résidents qui m'ont donné des gros sacs pour le temps, pour passer. »

« J'avais mon sac à dos. J'en faisais trois sacs, mais c'était lourd. Mais on faisait ça pendant des mois. On voulait s'asseoir là-bas Tu vois ce que je veux dire? Et puis tout d'un coup, soit que son patron nous a vus et qu'on ne peut plus avoir autant de sacs. Tu comprends ? Ou une sorte de choses comme ça qui vient moins faciliter le Parce que quand vous dites ça à quelqu'un qui doit apporter sa nourriture, qui doit porter ses vêtements [...] Oui, j'ai dû les laisser à l'extérieur dans le bois parce que c'est caché. Je vais le reprendre, mais là, avec la neige, ils ont tout été gâchés. »

« Je dors dans des buildings. Des buildings, ils ont... Les entrées? Les entrées, oui, c'est ça. Mais eux autres, ils m'offrent de rentrer les locataires [...] Il a dit: On Il t'a dit de ne pas dormir ici. Il ne faut pas dormir ici. Mais il ne m'a pas regardé en parlant. Je suis resté là deux, trois, quatre mois. Et là, à un moment donné, je suis resté jusqu'à 6h00 encore une fois. Mais là, je ne sais pas si lui... Je ne sais pas qui fait les rêves des fois, souvent. Je n'ai pas vu dans mes rêves, mais j'étais



comme resté comme ça. Je n'arrive pas à me lever. J'ai comme endormi. Et puis, je me réveille. Moi, j'aurais voulu me réveiller plus tôt, mais il était déjà passé 6h00, 6h15 comme d'habitude. Moi, j'essaie de partir à 5h00 pour pas le voir. Et là, il dit: On vous a dit de pas dormir ici. [...] La prochaine fois que vous dormez ici, nous, on va appeler la police pour sortir comme ça. Depuis cette journée-là, j'ai été dormir dans un autre building. »

« Je suis resté de 8h30 à 10h00 le soir au Burger King, je ne disais rien. Là, j'étais comme devenu un... Comment on appelle ça? Un Youpi, là, comme... La mascotte? C'est comme devenu une mascotte là-bas. Les gens me regardaient, mais il y a des gens qui venaient me donner de l'argent, quelque chose comme ça. Ils voyaient qu'il y avait quelque chose qui n'était pas normal. Ils venaient me donner de l'argent. »

« On est resté au centre d'achat. Tout était correct. Ils ont toujours été corrects au centre d'achat. C'est juste une Ils ne voulaient pas qu'on dorme. Ils ne voulaient pas qu'on quittait les yeux fermés quand les gardiens passent, les gardiens de sécurité. Là, à un moment donné, il m'a dit que le patron ne voulait plus que je vienne ici. »

« Je me demande qui Je me demande qui est capable de regarder quelqu'un... Parce qu'il y a eu des itinérants qui sont morts de froid. On en a eu. »

« Ce gars-là serait pire qu'un voleur parce que lui-même, si c'est un voleur, il vole. Mais un gars qui est dans la drogue, il faut qu'il y ait de la violence. [...] Je veux dire, oublier tout simplement qu'ils ont leur territoire en tant que personne et qu'ils doivent le protéger gérés, je ne sais pas quoi encore, oublier que quelqu'un peut venir leur faire de la concurrence, des choses comme ça. Donc, ce n'est pas des enfants de chœur. »

Amelya

En parlant d'un hébergement d'urgence : « Au début, j'aimais ça, mais jusqu'à temps que je commence à apprendre le fonctionnement et tout, il y a beaucoup de choses à améliorer. [...] Il y a beaucoup de racisme, il y a beaucoup d'injustices. »

« Une personne en tant que telle qui a beaucoup de pouvoir, il parle dans notre dos, il ne nous regarde pas de la bonne façon, il se prend supérieur. »

« Moi, j'ai été plusieurs fois à des bibliothèques. C'est le fun, c'est vraiment le fun. C'est des gens vraiment qui aident parce qu'une fois, j'étais à la rue, j'étais perdue, je ne savais plus quoi faire. C'est vrai, tu m'as appelé. Je t'ai appelé. Il m'a appelé. Il y a un monsieur qui m'a donné 5 \$ pour un billet d'autobus. Il travaille dans la bibliothèque. Il me voyait faire mes démarches, il me voyait essayer, il me voyait travailler, mais il me voyait paniquer aussi dans mon regard. Il me voyait. J'avais des numéros de téléphone, je n'avais pas de téléphone, je me suis dit: Il y avait des numéros de téléphone, j'avais écrit: Il n'y avait pas de téléphone, je me vois pas pour qu'on prête son téléphone. Il m'entend parler au téléphone en me disant que je n'arrive pas où aller, je suis vraiment stressé. Je suis tout seul, puis j'ai mes J'ai mes sacs avec moi, je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas où aller avec tous mes sacs. Le monsieur, il s'assied à côté de moi, il ne dit rien. Il ne dit rien, il fait juste sortir son portefeuille, puis il me donne cinq pièces. Il me donne cinq pièces, puis je regarde, puis je suis tout ému. Je me vois juste pour un putain de cinq pièces. Pour vrai, le



monde aussi, ils ont un grand cœur, mais il y a des gens aussi qui sont vraiment cheap parce qu'ils ont de l'argent. »

Steven

« My own experience living on the street is sometimes hard, but then some people are really nice and they come out. Some people give you food, some people give you money because they see that you might... They'll probably see you every day. They'll see you smoking or they'll see you having a drink. Sometimes they'll give you money just to say, here, go have yourself a treat or whatever.»

“The violence comes from what we do in our lives, and they see it every day. Some people get upset with that violence, or some people get upset because they see us doing that every day. Some of them care for us, and I can see that they do care. But some of them get angry because people are doing stupid things like breaking into their cars. I've seen that a lot now. I noticed a guy had come one day and he had his son with him. He's saying to somebody, he's saying to He's accusing the person of breaking into his car when it wasn't even him that did it. But he's threatening people. He's going to come here, he's going to burn a tent down. [...] You want to teach your kid something? Teach your kid how to skateboard. Teach your kid how to skate. Don't teach your kid a violent act where a kid has a stick in his hand and his father's freaking out a bunch of people, threatening people. Because now that kid's going to grow up and he's going to do the same thing. He's going to be violent towards other people. it doesn't feel good because then that kid grows up, he's going to tell other kids, That guy's homeless. We should beat him up when we get older. That's the mind frame that they were set in. It's not the mind frame that a normal child would have. »

“It's increasing by police, and I'm not scared to say it. Even because Okay, so the highest death rate for Montreal on fentanyl is native people. [...] Even though I know people don't like us, they should not target us to die. No, no, don't be sorry. It's understandable. They don't like the way we live our lives. Our livelihood has changed because we have a lot of trauma”

“Yes, the cops. I've been racially profiled. I've been beaten up by cops just up the I'm not afraid to bring them to court, to point them out, to say, You guys are doing the worst job ever because you guys are picking on people that are homeless for one People that can't defend themselves against you because we don't have lawyers, we're not rich, we're homeless. I see it more happening to homeless people than I do see it happening to people with homes or people with cars or people with jobs. Of course. To me, they target us, also target us. I'm not saying that to them in a bad way, but what they got to do is they got to... I don't know. Like I said, they have to have some a community to sit and talk and say, Look, they're just the same as everybody else. Even though they don't have a home, they're still the same as everybody else. Everybody's a human. If they can't accept a human that's less because we have less money, we have no home. That's what I'm in by less. They can't accept less. They want us to be, I don't know, maybe have a job or maybe...”



Geneviève et Yves (nom fictif)

« Ce n'est pas la première fois l'année passée. Avant l'année passée, c'est la même chose. La police qui est venue, des fois, ils l'envoient une équipe pour déménager de là. Tu comprends? Il essaie, il essaie, mais... Elle, elle capote parce que c'est une femme. »

« J'ai défendu ma blonde parce que quelqu'un est parti dans le bois essayer sur elle pour la baiser. Moi, je l'ai cassée la gueule juste à l'œuf, je lui ai fait le pas à la gueule. J'ai passé deux mois et demi en-dedans pour ça. »

Accès aux services et ressources

L'une des dimensions les plus importantes mises en avant par les personnes rencontrées concerne les difficultés majeures d'accès aux services et aux ressources auxquelles elles font face à Montréal. Ces obstacles, souvent systémiques, contribuent à maintenir les individus dans un cycle de précarité et d'exclusion. Le manque d'accès à des ressources sanitaires et médicales adaptées peut en effet entraîner des conséquences désastreuses pour des personnes qui doivent bien souvent composer avec des besoins de santé complexes, liées à des maladies chroniques, des dépendances ou des troubles de santé mentale. Se heurtant à des services surchargés ou inadaptés, elles se résignent donc à ne pas recevoir de traitement ou alors de manière insuffisante, ce qui aggrave leur état de santé et risque d'entraîner des complications.

Le manque de place dans les hébergements engendre le même type de comportement, obligeant les personnes à dormir dans la rue ou dans des endroits qui pourraient leur faire courir un grave danger. Il est à noter que dans les cas où une place serait disponible, les conditions d'hébergement sont bien trop souvent inadaptées pour les personnes souffrant de handicaps physiques (lits superposés par exemple), rendant ces solutions peu viables. Il existe également un manque criant de ressources adaptées pour les couples et les familles, qui sont souvent séparés dans les hébergements d'urgence.

L'accès à des vêtements adaptés et abordables, pourtant essentiels pour affronter les rigueurs du climat montréalais, est aussi largement insuffisant, surtout pour les personnes qui ont des besoins spécifiques (tailles particulières, vêtements de grossesse).

En outre, la bureaucratie et les délais d'attente pour des démarches administratives complexes et surtout interdépendantes constituent un autre obstacle majeur. En effet, les personnes en situation d'itinérance doivent naviguer entre plusieurs institutions pour accéder à des services de base, et les redirections et autres délais peuvent vite s'avérer décourageants et épuisant pour une santé mentale déjà fragilisée, surtout sans soutien adéquat. Ces services sont d'ailleurs souvent éparpillés aux quatre coins de la ville, ce qui rend les déplacements difficiles et potentiellement coûteux, excluant au passage les personnes souffrant de problèmes de mobilité. La décentralisation des ressources est loin d'être le seul obstacle, puisque les personnes racisées, Autochtones, ou celles qui présentent des signes de dépendance peuvent également subir de la méfiance, des discriminations et de la violence dans leur accès à des ressources pourtant essentielles à leur survie. L'impact d'une telle situation peut finalement être dévastateur pour la santé mentale d'une personne déjà vulnérable, qui a pris des dispositions pour tenter de trouver



de l'aide, mais qui continue pourtant à se heurter à des murs invisibles l'empêchant de retrouver stabilité et dignité.

Extraits des témoignages :

Marc

"Just the more people, the one toilet and the one bathroom. The more is the better. And the two and three is the better. The more people is the morning time, wake up. The 20 people in the toilet. All of them, they come back, they shower. The more is the shower and toilet is better."

"I'm in this six months, they sleep in the car. the Last night, my foot in the freezing. My foot in the four hours in the library. After the four hours in my library, my I put in the... slowly, slowly in the field."

"It's more bureaucracy. I am this the more people. It's my bank, the account, my mobile in the suspend. I'm the more problem. This is my social worker. This is the request Request, Welfare. I'm request the welfare. September. September, nothing. October. After October, November. November, December. Okay. It's okay. \$200. There's 16 December, they send my check in the address. 60 December. 22 From here, nothing. There's the Christmas time, the Christmas time, and the New Year. The 10 days, all of them, they close it. No money. I'm going to the Service Québec, waiting. Madame, I'm waiting. Mobile, not waiting. Bank, not waiting. I'm waiting, I'm no problem. All of them. I'm the Metro, no waiting. The bus, no waiting. The gas, no waiting. Yeah, of course. God is there waiting. When Tomorrow, last tomorrow, next week, next month. I don't know."

Sami

« Ils vont penser que c'est un itinérant et ils vont commencer à le traiter comme un itinérant. Ils vont dire: OK, c'est déjà fermé, là. Après, c'était resté une heure, deux heures ou 24 heures. Et là, bien sûr, après ça, vous voyez d'autres gens avec l'uniforme de la STM, quelque chose comme avec une forme d'institution, qui viennent s'asseoir, qui prennent leur déjeuner. Ils prennent leur déjeuner, où ils achètent pour manger, quelque chose comme ça, mais l'autre gars, ils l'ont fait sortir. Parce qu'ils ont vu qu'il pouvait être qualifié d'itinérant. Il aurait pu ne pas l'être ».

« La base, c'est que même quelqu'un qui n'est pas dans la rue, il a besoin d'aller à la toilette. [...] Les commerçants devraient plus faciliter l'accès à leurs toilettes. Il y en a qui ont commencé à dire: Il fallait acheter pour aller à leurs toilettes. »

« Ici, c'est le premier service que j'ai utilisé. Les autres, je l'ai appelé, je pense qu'il n'y avait pas de place à l'hôtel du Vieux. Il m'a dit: On est complet. »

« Je pense qu'on peut commencer par la base. La base, c'est que même quelqu'un qui n'est pas dans la rue, il a besoin d'aller à la toilette. »

Amelya

« Comme ça, c'est Grand Montréal, c'est de la merde. [...] C'est toutes les ressources, c'est toutes éparpillées, mais tout le temps à l'autre bout. C'est toutes sur des appels différents. C'est tout comme tout le temps qu'on prend le métro, puis ce n'est pas tout le monde qui a des bus, qui



peut avoir accès à des bus, autobus. Nous autres, on fait juste passer par-dessus la borne pour aller au métro. »

« Le logement, ça, c'est vraiment de la merde. On n'est pas capable émotionnellement, physiquement, environnemental aussi. On a beaucoup de misère à s'adapter à notre environnement parce que c'est différent à chaque fois. On est stressé tout le temps quand on se lève parce qu'on a peur de se faire kick out pour une petite affaire parce que moi, je suis très caractérisé caractéristiques (caractériel), beaucoup de caractères.»

« Mais si ça se fait juste une démarche, pas des démarches, ça serait déjà beaucoup plus facile et ça l'aiderait qui ne foute plus de monde. Puis que ça l'arrête de mettre de consommation ou pas. La personne, le ministère, le bon consommé, tu ne penses pas qu'elle consomme, c'est parce que justement, le pas de logement, il n'y a pas être visitable, ce n'est pas des conditions de consommation ou pas. »

« Quand je me suis fait violer la nuit où je suis revenu de Val d'or, puis que je n'avais pas où aller, je me suis fait violer toute la nuit, je me suis présenté à Pact 2. C'est la première place, je me suis présenté avec tous mes sacs. [...] On Il a dit: Non, non, non, on ne peut pas faire ça. Le règlement, c'est le règlement. [...] . C'est leur job d'ouvrir leur porte, puis ils me l'ont fermé cette journée-là, alors que moi, je ne me sentais pas en sécurité le matin. Tout le matin, je ne me sentais pas bien. J'avais peur avec quelqu'un qui s'approchait, avec quelqu'un qui me regardait, je n'étais pas bien. Je n'étais pas bien, je braillais ma vie. Après ça, C'est toujours pas en ce moment, ça ne roule toujours pas. »

« Tu sais, des vêtements comme ça aussi, ça devrait être plus souvent comme un magasin pour aïe, aïe. On devrait ouvrir un magasin pour les personnes avec pas de budget. Ouais. Perfect. Sans budget, puis leur donner une liste. »

« La vue, même. Je vois beaucoup de gens qui ont de la misère avec leur vue. Avec leur téléphone. Oui, ils ont tous avec leur téléphone. Moi, ça me donne mal à la tête. Quand tu as mal à la tête, tu es fatigué. Quand tu es fatigué, tu ne t'attends de rien faire. Quand t'attends de rien faire, t'attends de consommer. Quand t'attends de consommer, ça fait le mauvais pattern. À cause d'une lunette. Oui. Oui, des petites choses, ça peut te faire beaucoup de choses. »

Dylan

« Je suis venu à Montréal. Les services sont là. C'est juste que c'est compliqué. Les affaires de certificat de naissance. Sinon, Je n'ai pas vraiment grand-chose à dire à part que le PAD 1 puis tout. Il devrait y avoir un intervenant qui vient te voir, puis qui... Quand tu rentres dans une place, qui vient te t'aider pour savoir si tu ne veux pas avoir d'aide, tu veux juste la place, mais... Tu n'as rien à faire. Tu viens là, puis il faut que tu fasses les demandes ici, puis là, il te ressource ailleurs. Tu ne pourras pas à une place à la place, aller à l'autre bout pour faire ça. C'est un peu trop pour nous autres parce qu'on oublie des affaires, puis si, puis on recommence. Là, on manque de rendez-vous, ce qui fait que là, on attend encore deux semaines, puis deux semaines. Là, c'est fatigant à un moment donné. Pourquoi pas à une place, puis dire une chose à la fois, puis l'accompagner ? »



Steven

« I was staying at PAC 1, but PAC 1 is a dormitory, so they have bunk beds. Because sometimes I can't get a bottom bunk, I have back problems, so I try to climb the ladder, but I can't. Sometimes I get stuck on the ladder because my back. I'll get a sharp pain, my spine, and then I just stop, and then I have to get myself off that ladder. It's more difficult for me to be at Pac-1 than it is at pack two. Pack two is so much easier for me to get into a bed and then I have no problems in getting in my shower or using the bathroom. »

Geneviève et Yves (nom fictif)

« L'accès à des ressources adaptées, c'est pas donné. »

« On veut être dans un appartement comme tout le monde, comme il faut. »

« Pourquoi il donne des appartements à des gars, à des hommes? Pourquoi il donne pas un appartement à elle C'est une femme, on est au Québec. »

« Féminin ou mâle, personne ne mérite de vivre à l'extérieur en hiver. Un projet de loi pour l'hiver du Québec. »

Rapport à l'espace urbain

Les témoignages révèlent également l'importance de la communauté dans le rapport qu'entretiennent les personnes en situation d'itinérance avec la spatialité à Montréal. Ce lien influe notamment sur leurs choix de quartiers, leurs modes d'hébergement et leur manière d'habiter la ville. Pour beaucoup, la famille et les conjoint.es sont des points d'ancrage essentiels, qui orientent leurs déplacements et leurs choix résidentiels, même si cela peut vouloir dire privilégier des zones moins sécuritaires ou avec moins de ressources. Il est à noter que l'absence de lieux d'hébergement adaptés pour les couples et les familles oblige dans bien des cas ces derniers à se séparer, ce qui fragilise leur support émotionnel et les pousse à chercher des solutions informelles plus dangereuses, comme passer la nuit dans des espace publics ou des refuges non mixtes.

Le raisonnement est dans une moindre mesure le même pour les animaux de compagnie, puisque les personnes finissent bien souvent par adopter un comportement leur permettant de rester avec leurs animaux, refusés dans la majorité des refuges. Pour ce qui est des personnes issues de communautés diasporiques spécifiques, le choix du quartier est souvent lié à la présence de réseaux culturels, qui peuvent alors devenir des espaces de réconfort et de solidarité, où elles peuvent retrouver des repères familiers et des ressources informelles. Ces lieux, bien qu'ils ne soient pas toujours situés dans des zones centrales ou bien desservies, offrent un sentiment d'appartenance et de sécurité dans un environnement hostile.

De même, pour les personnes Autochtones, le rapport à l'espace urbain est intimement lié à des enjeux identitaires et communautaires. En effet, elles ont tendance à privilégier les quartiers où elles peuvent être en contact avec d'autres membres de leurs communautés avec lesquelles elles ont développé une forte affiliation. Ce faisant, il leur est notamment possible de prendre soins



les uns des autres, une forme de résistance collective face à l'exclusion, et de recevoir des services culturellement adaptés.

Cependant, la dispersion géographique de ces services complique souvent leur accès à ces espaces de soutien, et pousse les personnes en situation d'itinérance vers des zones marginalisées où elles sont non seulement moins visibles, mais également plus exposées aux risques de violence, de consommation et d'exploitation. La notion de communauté est ainsi un facteur déterminant dans la manière dont les personnes en situation d'itinérance évoluent dans l'espace urbain, pour le réconfort émotionnel, et le sentiment d'appartenance, de sécurité et de dignité qu'elle leur procure.

Extraits des témoignages:

Marc

“West Island, English people more the English people and my more friend in the West Island, Iranian people”.

Amelya

« Moi, j'ai un chat. Le fait que j'ai un chat, ça cause beaucoup de problèmes. Je suis en train de trouver un logement. Et puis, quelque chose aussi où ça accepte les familles. Beaucoup de familles, genre, beaucoup de familles. Tiens, mettons, les femmes enceintes, les autres, OK, elles sont enceintes, elles sont acceptées, mais le bébé arrive, ils vont être acceptés où ? »

« Oui, C'est les gars dans un bar pour les filles dehors. Moi aussi, ma copine vomir. Quand j'étais chez ma chum de fille à Shawinigan, il y a une semaine, je broyais ma vie, puis j'aurais été à côté de moi, puis rien de mieux. Le fait que tu étais à côté de moi, ça m'aidait beaucoup. Oui, ça soutient. Je me sentais moins seule. J'ai peur de vomir quand j'ai peur. Je ne comprends pas ce que tu fous là, pourquoi ça sort par là? Quand tu es malade, tu es tout seul dans ton lit, tu es chaud, tu es fricotiné, T'es stresser, tout ça, ce n'est pas bon, le stress non plus pour une femme enceinte. Ça ne l'aide pas. On essaye, on essaye, mais il n'y a personne pour nous aider à nous pousser. »

Dylan

« L'aide est plus simple qu'ailleurs. Sinon, on est perdus à la base, puis là-bas, puis là-bas. [...] Il y a souvent un autre centre d'amitié, mais les choses d'autrefois, peut-être, sont plus proches aussi »

« Surtout quand nous autres, on est en couple, ça nous met séparés. [...] Oui, ça aussi, c'est vrai. Il y a beaucoup de places où quand tu es un couple, tu ne peux pas. C'est les filles, puis les hommes. [...] Surtout si elle est enceinte, puis je l'aime, puis nous autres, ils nous interdisent d'être ensemble. La refaire à vos miennes en toilettes, c'est une interdiction ».



Steven

« There are certain things that I know, and I know about the treatment that the native people are having with police, let's say, with people on the street because there's other people on the street that don't like us either. It's because of our drug use or alcohol use. They intend to want to hurt us or they intend to want to scare us. Now, these shelters are letting us stay in all day because it's just in case something happens to one of us, sometimes I go out there and I watch to see if people are okay. But then that's just the way it is, right? Because some people are out there, like my cousin, I just walked by him. He's out there. He usually hangs out in places where I'll go check on and make sure he's okay. It's not even because of alcohol or drugs, it's just because I care about them.»

“Yeah, I usually hang out with just our community, the native people, because we're all easy on each other. Sometimes we're hard on with each other. Sometimes we argue and fight. But if we go to another community, say we go down to, say, Atwater, that's not my community, right? They intend to like, What are you doing here? And then they get intimidated just as much as I get intimidated to them, but they think whatever resources are there, we're taking them. I guess we're from a different community, right? That's why I do this community. Because I've been at Pac-1 and Pac-2. To me, this is the community I want to stay with. I did go to Atwater at one time, and I didn't really like it because there's a lot that goes on down there, even though it's just a drop in center. It's a wet drop I said. They have people stay outside and drink. People look at me differently down there because I'm not from there. I don't hang out there. It makes them feel different just as much as it makes me feel different. I intend to stay here. If I drink, I go up to the I go out here on the side. »

“Because there's a lot more native people here, and I like seeing them. Yeah, I do. I like seeing them. They're good people, and I like being close to the resources.”

Geneviève et Yves (nom fictif)

« Les espaces publics ne sont pas pour nous, mais on n'a pas le choix. »

« On s'abrite dans des bibliothèques quand on peut. »

Respect, espoir et dignité

Les témoignages recueillis mettent finalement en lumière les aspirations profondes des personnes en situation d'itinérance à retrouver une vie stable, valorisante et respectueuse de leur humanité, tout en révélant les obstacles systémiques et les stigmatisations qui entravent ce processus. Le manque d'intimité dans les hébergements d'urgence ou les espaces publics joue par exemple énormément sur leur sentiment de vulnérabilité et de honte, puisqu'elles sont constamment exposées au regard des autres. Similairement, le manque d'accès réguliers à des douches ou des vêtements propres entraîne un fort embarras lié à l'odeur chez elles, ce qui les pousse à éviter certains lieux publics et services de soutien, et renforce de fait leur isolement et leur sentiment d'indignité.

Si le fait d'avoir réussi à arrêter (ou de n'avoir jamais commencé) est un vrai sujet dans le rapport à la fierté, la honte liée à la consommation en public peut également jouer sur l'estime,



notamment pour les personnes conscientes de l'impact potentiel que cela peut avoir sur les plus jeunes. Plusieurs expriment en effet un sentiment de culpabilité et de tristesse à l'idée d'influencer négativement les générations futures, tout en se sentant piégés dans des cycles de dépendance difficiles à briser ou dans des environnements stressants qui risqueraient de troubler le développement d'un enfant.

En effet, les personnes en situation d'itinérance aspirent à un cadre de vie loin du bruit, de l'agitation et des violences qu'elles ont pu connaître dans la rue, et perçoivent leur besoin profond de tranquillité comme une condition essentielle pour retrouver une stabilité mentale et émotionnelle.

Similairement, le fait de retrouver un emploi, perçu comme un moyen de subvenir à ses besoins mais également comme une source d'intégration sociale, semble être une aspiration importante dans les étapes vers la reconstruction. Néanmoins, cette valorisation de l'emploi est fortement entravée par des préjugés, des problèmes de santé non traités, un manque de ressources, ou encore des discriminations systémiques, qui renforcent à leur tour un sentiment d'exclusion et d'injustice.

Beaucoup font effectivement face à de la violence institutionnelle, notamment les personnes racisées et les personnes Autochtones, qui se manifeste sous la forme de traitements déshumanisants dans les services sociaux, de profilage racial ou de brutalités policières. Ces violences renforcent la méfiance que les personnes en situation d'itinérance peuvent ressentir à l'égard des institutions, et peuvent également limiter leur accès à des ressources essentielles.

La crise du fentanyl et l'inaction des pouvoirs publics est finalement un thème qui joue énormément sur le désespoir ressenti par les personnes en situation d'itinérance à Montréal, qui dénoncent le manque de solutions pour lutter contre ce fléau qui coûte pourtant la vie à des personnes qu'elles côtoient quotidiennement, et laisse un profond sentiment d'impuissance chez les communautés touchées. Ainsi, si toutes expriment un profond désir de respect et de dignité, les multiples obstacles auxquels elles sont confrontées restreignent largement l'espoir qu'elles s'accordent à cultiver.

Extraits des témoignages:

Marc

« Who better? They Immigrant people problem is the work. I have a good work. I'm good people. I am good citizen. No work, more problem. Medicine CM problem, sunglasses problem, tooth problem, all of them. The depression, the children, wife. I have the good work, salary, income. I'm the good I'm a good citizen. I'm the good people. No problem. All of them business. It's the good work. They're 8-10 hours in the work. The exercise, no is the smoking, no is the alcohol, little, the marijuana, cancel. I am no smoke marijuana, no alcohol. I'm nothing. Yeah. 50 years old ago, nothing alcohol, not just is the cola. [...] Last year's in the more problem, more, more problem, more depression. It's not bad. I'm just slowly in the good. When I find the work in the very good ».

Sami

« Comme quoi, admettons, au Rocklin Center, les gens ont un certain salaire un certain standing, mais ça n'empêche pas quelqu'un de marcher avec ce directement qu'il a. Tu vois ce que je veux



dire? Mais peut-être que moi, la manière que j'ai été élevé, je ne pourrais pas. Je ne pourrais pas parce que j'ai été élevé comme ça. Si je vais là, il faut que je sois habillé d'une certaine façon. Mais au Québec, ça n'existe pas. Ils n'ont pas... Ils savent la ravage un petit peu. Ils ont pu... Parce que quelqu'un peut s'habiller sale, mais s'il ne voit pas que le gars vient de la construction, ils vont penser que c'est un itinérant, quelque chose comme ça. »

Amelya

On ne peut pas barrer les portes. Les portes ne se barrent pas à bac 2, mais on a des portes où il y a un locker. [...] Pac 1, c'est des lits superposés dans une grande pièce, plusieurs lits superposés. On se fait voler nos affaires. Ils devraient mettre des caméras dans les chambres. Pourquoi ne pas mettre des caméras? C'est déjà public. [...] Non, je ne suis pas secure n'importe où. Tant que je n'ai pas mon logement, que je sais que je peux barrer ma porte. Moi qui ai mon mon père, il m'a toujours appris de barrer ma porte, de barrer ma porte de la maison. [...] Aujourd'hui, je ne barre pas ma porte. Pourquoi? Parce que je n'ai pas de porte. On ne peut pas. Je n'ai pas de porte à barrer. Comment tu veux que moi, je me sens avec des portes libres comme ça, puis que je sais que n'importe qui peut rentrer, n'importe qui peut venir dans mon lit. »

« Une place plus tranquille, plus propre, plus saine, plus calme, moins bruyante, tout le temps avec de la bagarre, tout le temps avec quelqu'un de crier tout le temps avec des personnes plus calmes, des personnes... Ça paraît un peu le monde parce que là, on est tous ensemble, on est tous mélangés, puis on n'est tous pas bien parce que le monde, ils sont bien, ils sont des gens qui ont de la misère, puis les gens qui ont de la misère, ils reflètent beaucoup de choses. »

« Tu sais, quand ça, à un moment donné, ça te rabaisse. Tu es comme: Je fais quoi ici? Tu ne te sens pas à ta plage parce que tu n'es pas comme ça, puis tu ça partout alentours de toi. Nous autres, on a arrêté la consommation. Puis moi, des fois, c'est difficile de voir quelqu'un comme ça parce que j'aimerais ça l'aider, mais le fait que je peux rien faire? Le faire que je peux rien faire, ça me fait chier. Pas l'aider à chercher. »

"Dans des endroits vraiment dégueulasses, dans des endroits où il y a plein de poupe, plein de virus, où ce n'est pas propre, il est aussi stressant à mort. Le bébé, il faut qu'il ressente la tranquillité des parents Il faut qu'il ressente son environnement calme pour mieux grandir, pour mieux qu'il s'adapte et qu'il voit le monde. Un enfant, c'est fragile. Si l'environnement est casse-cou, puis qu'il est brillant, tout le je ne trouve pas. Le bébé, il va être casse-cou, puis bruyant plus tard »

Steven

« There's days, okay, so I'm sick. Sometimes I like poop. Sometimes that smells, and I know it does. That's the only harder thing on me. When I'm in a public place, I try not to. If that happens, then I leave. But then there's days when I'm like, You know what? People are at me, so I don't leave. I said, I don't care. You know what I mean? I'm trying to show them that I'm not being intimidated anymore by them, by the way I am or by the way I smell. Sometimes I notice people, they'll sit around me for a minute and then they'll leave. It shows them that, okay, he really isn't intimidated today. He really isn't going to move anywhere. He's just going to stay where he is.



He's not afraid. Smell, he's not afraid. It's not that I don't care. It's just that I'm just showing them this is the way I am and you can't handle it, then fuck off. »

Sur la question du racisme : “Yes, there is still a lot. But For me, I just pay no attention to it. I try to stay away from it. When I see it, sometimes I see it when they do it to other people. When they do it to our people, I speak up because I don't care about it. I care about them, but I just care about the racism. If they want to be racist, I could be racist, too, but I'm not like that. So I just tell them, You guys are being racist towards one culture. It's our culture you're being racist with it. [...] I'm with our native people, and I see it more with us than it do with other cultures.”

“Because we're important also. Even though we're homeless, even though we're living this life, we're also important just as much as they are important. To see our people dying, it's not... I cry about it. I totally do.”

“So people that are doing drugs, some of them don't really have a safe space. They need a safe space, even if they're smoking crack. They do need a safe space because when they're out there, they're doing it. Me and a fellow were talking about, it's not safe for us down here to be smoking crack because everybody sees it. People with children, and I usually try to tell people, When you see They're going to take your crack pipe and don't be smoking it because look, there's a child going by. The child can smell that. The child can see what you're doing. That child will remember that. Seeing you sitting on the side and putting that crack up to your milk and light it. They're going to wonder what that is when they get older. They're going to say, even though they might not try it, or maybe they might not even think about it again. But you don't know that. I don't know what a child thinks. Even though I was a child at one time, I've seen my dad drinking and stuff. »

“I broke my elbow a long time ago. And I remember going to the hospital. I know it was broken. I get to the hospital and I say to the doctor, I'm laughing, and I said, I got a broken elbow. I said, The thing is broken. There's no way of fixing this. He says, Okay, come in in the office. He's in the office and he goes, That's not broken. [...] I glance over at him and he leaves right away because he knows he just did wrong by saying it wasn't broken. I go get an X-ray done. Everything is broken.”

Geneviève et Yves (nom fictif)

« On doit toujours bouger parce que personne ne veut de nous. »

« Je ne peux pas me cacher de moi-même. »

« Nous, nous sommes les oubliés. »

« Même à ça, on essaie juste de survivre. »